

Stéphane Nadaud

## *Recherches* (1966-1982) : histoire(s) d'une revue<sup>1</sup>

« Mai 68 nous a appris à lire sur les murs et, depuis, on a commencé à déchiffrer les graffitis dans les prisons, les asiles et aujourd'hui les pissotières. C'est tout un "nouvel esprit scientifique" qui est à refaire<sup>2</sup>. »

### *Naissance de la revue : 1966-1970, la FGERI*

Le premier numéro de *Recherches* sort en janvier 1966. La revue est alors présentée comme une émanation de la FGERI<sup>3</sup>. Éditée dans le VII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, *Recherches* était conçue comme un point nodal de liaison entre les différents groupes composant cette fédération. Le n° 1 (janvier 1966), s'ouvre ainsi : « Nous nous contenterons, pour l'heure, d'ouvrir cette revue à tout groupe de travail intéressé par le projet d'une articulation originale des différents secteurs de recherche et d'études, afin que leurs concepts soient en "opposition distinctive" et ne demeurent pas dans des structures antagonistes de méconnaissance réciproques<sup>4</sup> » ; le reste du numéro signe cette dynamique de la FGERI, avec un article de F. Guattari sur la psychothérapie institutionnelle ainsi que des articles des groupes « théâtre », « architecture », « économie » (« À propos de la circulation monétaire »), etc. Les cinq premiers numéros montrent formellement cet échange des groupes, tout type de sujets y étant abordé sans discriminations : de la condition féminine et de la situation au Vietnam (n° 3/4) à la fatigue en milieu scolaire et à la situation en Amérique Latine (n° 5) ; de la retranscription de l'intervention de Jacques Lacan à l'ORTF (n° 3/4) à celle de discours de Fidel Castro ou de « Che » Guevara (n° 5). La revue se veut en effet le lieu de commu-

1. Ce travail a été possible grâce au Fonds Guattari déposé à l'IMEC que je remercie ici, notamment J. Ruiz-Funes pour son aide précieuse.

2. Liminaire de *Trois Milliards de Pervers, la grande encyclopédie des homosexualités*, n° 12 de la revue *Recherches* (mars 1973), signé du « directeur de publication », Félix Guattari en l'occurrence (p. 3).

3. Fédération des groupes d'étude et de recherches institutionnelles. Cf. encadré.

4. *Recherches*, n° 1, p. 3, éditorial, non signé.

nication d'un réseau et non l'émanation d'une école ou d'une personne – ce que sont les revues le plus souvent – : « “Recherches” a l'ambition de se démarquer radicalement, c'est pourquoi nous l'avons créé, d'autres revues spécialisées ou publications de “tendances”, de “courants”. Pas de comité de rédaction qui détermine la ligne, qui trie les articles. Pas de théories ni de concepts à défendre. [...] “Recherches” est l'organe d'expression de tout groupe travaillant dans un secteur du champ social orienté vers l'analyse des institutions dans lesquelles chacun est inséré et acceptant d'être interpellé constamment par d'autres groupes implantés dans d'autres secteurs. [...] La règle du jeu est la suivante : chacun parle de son propre langage sans concession, sans honte, sans ces compromis de mondanité qui donnent l'illusion d'une compréhension mais replient chacun dans son système, sur sa “vérité” comme si celle-ci pouvait être partagée selon le tableau de classification universitaire des “sciences de l'homme”<sup>5</sup> ». La revue puisera sa force dans cette absence de comité de rédaction et cette ouverture sur tout type de travail extérieur.

Le n° 6 (juin 1967) marque une transition. Décrit comme un « numéro spécial », il est le premier à être titré (*Programmation, architecture et psychiatrie*). Probablement prévu comme un hors-série, il s'impose comme modèle de la revue dont la forme change radicalement, tout autant d'un point de vue de sa taille (du format 21,4 x 13,5 cm des cinq premiers numéros, on passe à un format 19,9 x 21,6 cm du numéro 6 au numéro 10), que d'un point de vue éditorial puisque, si *Recherches* reste encore la revue de la FGERI, le CERFI<sup>6</sup> prend une place de plus en plus importante dans sa conception. Ce numéro est d'une grande importance car il sera à l'origine du premier contrat du CERFI avec l'État deux ans plus tard : il est en effet la première « mise en pratique » du travail de la FGERI. Sur ce modèle, les numéros 7, 8, 9 et 10 (non chiffrés, puisque probablement prévus comme des hors-série) sortent à raison d'un par an (de 1967 à 1969) et développent des aspects particuliers de l'analyse institutionnelle : colloque sur la psychose infantile (n° 7 et 8), analyses institutionnelles pédagogiques et psychothérapeutiques (n° 9 et 10). L'espace de la périodicité s'explique notamment par les mouvements dits de « Mai 68 », les protagonistes de *Recherches* étant, comme la plupart des intellectuels de l'époque, occupés dans les comités d'actions qui se multipliaient.

5. Revue *Recherches*, n° 2, p. 1.

6. Centre d'études, de recherches et de formation institutionnelles. Cf. encadré.

## La FGERI

### Fédération des groupes d'étude et de recherches institutionnelles

La FGERI est une association créée en 1965 notamment par des psychothérapeutes institutionnels (Jean Oury et Félix Guattari entre autres), qui se définissait elle-même comme un « lieu où le critique littéraire [pouvait] être remis en cause par le mathématicien, l'ethnologue par le cinéaste, le psychiatre par le militant politique, l'anarchiste par le fou, l'économiste par le poète<sup>1</sup> ». La FGERI était en fait composée de plusieurs groupes, chacun étudiant un aspect particulier de la question institutionnelle (le Groupe d'Éducation Thérapeutique créé en 1964 inspiré par le mouvement Freinet, le groupe d'étude sur le cinéma, le groupe « Ethnologue », le groupe « Architectes », le mouvement étudiant en lien avec la MNEF, etc.) et faisant bénéficier les autres groupes de son travail. Félix Guattari définit ainsi le FGERI : « en octobre 1965 une douzaine de groupes, travaillant dans la perspective de l'analyse institutionnelle, se fédèrent au sein de la FGERI – Fédération des Groupes d'Étude et de Recherche Institutionnels. Ils réunissent environ 300 psychiatres, psychanalystes, psychologues, infirmières, éducateurs, instituteurs, professeurs, urbanistes, architectes, économistes, coopérants, cinéastes etc.<sup>2</sup> ». Cette association se voulait un réseau où chaque groupe pouvait être assuré de son autonomie de travail, permettant ainsi théoriquement l'étude de n'importe quel sujet en lien avec la chose institutionnelle – « institutionnel » entendu au sens large, y compris politique.

## Le CERFI

### Centre d'études, de recherches et de formation institutionnelles

Le CERFI est à l'origine une association loi 1901 créée par F. Guattari en mars 1967 dans le but officiel de permettre à la FGERI de « passer des contrats de recherches avec des organismes publics ou privés sur des problèmes susceptibles de stimuler et d'enrichir le travail de la FGERI<sup>3</sup> ». Le CERFI apparaît pour la première fois dans le n° 5 de *Recherches* (« revue de la FGERI éditée par le CERFI »). En 1971, à ce « CERFI juridique » comme l'appellent eux-mêmes ses membres, va succéder un « nouveau CERFI » plus autonome vis-à-vis de la FGERI. Les membres du CERFI avaient en effet la vocation de créer une association qui ne soit pas seulement une interface entre la FGERI et les organismes officiels ; l'idée était plutôt de concevoir « un réseau d'individus qui animaient un projet théorique et politique commun et qui faisaient essentiellement un travail intellectuel (sous forme d'observations, de réflexions, d'idées, formalisées dans des textes, des rapports de recherche, des publications) pour faire vivre le réseau et avancer le projet [qui pouvait] se condenser en quatre volets. Il s'agissait d'inventer une nouvelle forme de travail qui ne soit pas aliénant, d'établir un nouveau rapport avec l'État, où l'on pouvait utiliser ses ressources sans être usé par lui, de former "une nouvelle race de militants" capables de dépasser les impasses habituellement rencontrées par les

1. *Recherches*, n° 2, février 1966, p. 2.

2. F. Guattari, *La causalité, la subjectivité et l'histoire*, in. F. Guattari, « Psychanalyse et Transversalité, Paris, Maspero, 1972, p. 173.

3. *Recherches*, n° 6, p. 316. Sur la création de l'association, cf. IMEC, Fonds Guattari, GTR2. D-03.12.

groupuscules de gauche, tels que problèmes de hiérarchies, d'argent, d'affectivité ; et d'expérimenter le fonctionnement d'un collectif qui serait la base matérielle et humaine de ces innovations <sup>4</sup> ». C'est autour d'un noyau dur de six personnes que se crée cette association : François Fourquet, Hervé Maury, Liane Mozère, Lion Murard, Michel Rostain et Anne Querrien ; ils s'appelaient eux-mêmes la « mafia ». Ce groupe s'est concrètement fédéré autour de Félix Guattari – militants de gauche à L'UNEF (Union Nationale des Étudiants de France) ou encore à l'UEC (Union des Étudiants Communistes), ils vont suivre Guattari, que ce soit lors des fameux « stages » à La Borde, dans la création de l'Opposition de Gauche, ou encore dans l'aventure du CERFI. La revue *Recherches* va être prise en main par ce « nouveau CERFI », et cesse à cette période (début des années soixante-dix) d'être la « revue de la FGERI » puisqu'en 1973 toute allusion à la FGERI en disparaît. Le CERFI, sur le modèle de la FGERI, éclatera à la fin des années soixante-dix en plusieurs groupes, chacun demandant de l'argent pour organiser ses projets de recherches. Une interprétation « historique » consisterait à affirmer que le CERFI a commencé à disparaître à partir du moment où l'État a changé sa politique et a mis fin aux contractualisations. Mais on peut suivre L. Murard lorsqu'il note un clivage plus ancien (dès le début des années soixante-dix), notamment autour de la figure de F. Guattari : d'un côté F. Fourquet, M. Rostain et L. Murard qui voulaient se démarquer de F. Guattari (dont les tenants de l'autre partie disaient qu'ils étaient dans la rivalité avec Félix), et de l'autre A. Querrien, L. Mozère et H. Maury « demeurés dans l'orbite politico-idéologique que pouvait représenter Félix <sup>5</sup> ». Une autre interprétation se trouvera dans la différence très marquée des membres du CERFI face à la façon dont Guattari faisait face aux dérives terroristes des mouvements gauchistes. Mais quelle que soit la ou les « raison(s) », on retrouve la figure de Félix Guattari entre « gourou » et simple membre du groupe, entre despote et schizophrène... Quoi qu'il en soit, si au changement de politique de l'État quant à la recherche – passage donc d'un système de « gré à gré » à un système d'appel d'offre auprès d'organismes agréés avec comité scientifique –, plusieurs possibilités étaient proposées aux anciens chercheurs contractuels – notamment devenir fonctionnaire pour les plus diplômés et « sages » d'entre eux –, la réponse du CERFI fut exemplaire : « tout le CERFI ou personne <sup>6</sup> ». Mais en fait, nombre d'entre ces ex-« jeunes gauchistes soixante-huitards » deviendront eux-mêmes des officiels, comme A. Querrien qui travaille au ministère et livre de très belles lignes dans son écrit posthume sur le CERFI : « dans un sens faire le CERFI c'était résister à notre propre tendance à devenir fonctionnaires, universitaires, bureaucrates syndicaux ou de partis, manières dont beaucoup de nos amis, et nous-mêmes finalement avons fait notre vie. Nos vies peuvent donc être perçues comme des échecs, mais aussi de courts témoignages du fait que la résistance est possible <sup>7</sup> ».

Pour plus de détails, on proposera quatre « histoires » du CERFI. Trois écrites par ses propres acteurs : A. Querrien, ([www.criticalsecret.com/n8/quer/1fr/](http://www.criticalsecret.com/n8/quer/1fr/)) ; F. Fourquet dans le n° 46 de *Recherches (L'accumulation du pouvoir ou le désir d'État, septembre 1982)* ; L. Mozère, *Le Printemps des crèches* (thèse de sociologie, Paris, L'Harmattan, 1992, surtout le chapitre 3, pp 119-148). Enfin, un mémoire de D.E.A. de sociologie (Janet H. Morford, *Histoires du CERFI : la trajectoire d'un collectif de recherches sociales*, EHESS, Paris, 1985).

4. Janet H. Morford, *Histoires du CERFI : la trajectoire d'un collectif de recherches sociales*, mémoire de DEA de sociologie, EHESS, Paris, 1985, p. 6-7.

5. *Ibid.*, p. 63.

6. Cf. *Le Monde* du 27 juillet 1977 (tribune signée L. Murard et F. Fourquet).

7. A. Querrien, *CERFI 1965-1987*, [www.criticalsecret.com/n8/quer/1fr/](http://www.criticalsecret.com/n8/quer/1fr/), pp. 7/13.

Le numéro suivant (n° 11, extraits des actes d'un colloque de psychothérapie institutionnelle) ne sortira que trois ans plus tard (janvier 1973), dans un format très différent, beaucoup plus petit. Félix Guattari devient le directeur de la publication et *Recherches* est présentée comme la « revue du CERFI », toute allusion à la FGERI disparaissant de la revue.

### *La figure de Félix Guattari*

Félix Guattari a un parcours politique et intellectuel hors du commun. Il est connu comme militant politique d'extrême gauche dans les années soixante, comme psychanalyste « déviant<sup>7</sup> », comme administrateur de la clinique psychiatrique de La Borde à Cheverny dès la fin des années cinquante, comme le coauteur de *L'Anti-Cédipe*, de *Rhizome* et d'autres livres avec Gilles Deleuze, comme « écosophiste » dans les années quatre-vingt, et comme bien d'autres choses encore... L'idée d'un résumé de la vie de Félix, comme tout le monde l'appelait – il a pris ce prénom par choix, son « vrai » prénom étant Pierre –, serait plus qu'illusoire; elle amènerait à voir se dissoudre dans une bien terne biographie – mais n'est-ce pas le lot de toute biographie? – la force immanente à la multiplicité d'un tel homme. Il est néanmoins utile de comprendre les grandes lignes de son parcours politique des années cinquante à l'après Mai 68, car les expériences de cette époque ont influencé profondément les jeunes gens du CERFI et la revue *Recherches*. Selon François Fourquet, Guattari avait en effet comme ambition, dans la continuité du fonctionnement de la FGERI, de créer non pas une de ces « organisations centralisées, mais des réseaux qui se regroupent, qui se rencontrent pour échanger leurs expériences<sup>8</sup> ».

« Nous sommes tous des groupuscules. » C'est ce que Deleuze a surtout retenu du travail de Guattari entre 1955 et 1970 en écrivant la préface (*Trois problèmes de groupe*) au recueil des textes écrits sur cette période compilé par Guattari en 1972 – année de la sortie de *L'Anti-Cédipe* –, sous le titre

7. F. Guattari, *La Philosophie est essentielle à l'existence humaine, entretien avec A. Spire, M. Field et E. Hirsch*, Paris, Éditions de l'Aube, 2002, p. 5. Ce mot, cité par Spire, serait de J.-P. Faye.

8. Janet H. Morford, *Histoires du CERFI: la trajectoire d'un collectif de recherches sociales*, mémoire de DEA de sociologie, EHESS, Paris, 1985, p. 37. Propos de F. Fourquet. Il cite « les neuf thèses de l'Opposition de Gauche », texte repris en abrégé in. F. Guattari, *Psychanalyse et Transversalité*, Paris, Maspero, 1972, pp. 98-130.

*Psychanalyse et transversalité*. Il décrit F. Guattari comme un penseur pris dans « les espoirs-désespoirs d'après la Libération, les espoirs-désespoirs d'après Mai 1968, et entre les deux le travail de taupe qui prépara Mai<sup>9</sup> ». Dans cette préface, Deleuze revient justement sur une problématique majeure de Guattari à cette époque, et qui intéresse directement la conception d'une revue comme *Recherches*, c'est-à-dire d'une revue créée autour d'un groupe intellectuel et politique de gauche au lendemain de Mai 68 : il s'agit de penser les dynamiques en jeu au sein de tout groupe et notamment, pour un psychanalyste comme Guattari, de concevoir comment « introduire la psychanalyse dans les groupes politiques » – titre du deuxième « problème de groupe » développé par Deleuze – : « l'expérience de Guattari passe par le trotskisme, l'entrisme, l'Opposition de Gauche (La Voie Communiste), le mouvement du 22 mars. Le long de ce chemin, le problème reste celui du désir ou de la subjectivité inconscient : comment un groupe peut-il porter son propre désir, le mettre en connexion avec les désirs d'autres groupes et les désirs de masse, produire les énoncés créateurs correspondants et constituer les conditions, non pas de leur unification, mais d'une multiplication propice à des énoncés en rupture<sup>10</sup> ? ». On comprend avec Deleuze que l'idée de Guattari n'était absolument pas « d'appliquer » la psychanalyse à une problématique de groupe, autrement dit d'appliquer ce qu'il aurait appris, avec Lacan au « séminaire » ou avec Jean Oury à La Borde, à un groupe politique « post Mai 68 » comme le CERFI. De toute façon la conception que se fait F. Guattari de la psychanalyse et de la politique n'est pas de cet ordre là : pour lui, si la psychanalyse peut être d'un quelconque intérêt dans les problèmes soulevés par la constitution des groupes, c'est en ce qu'elle fournit de précieux outils pour l'appréhension des problématiques institutionnelles. Oury a ces mots admirables sur la place de la psychanalyse dans la compréhension des groupes : « le collectif est une machine dont il faut étudier la stratégie ; les surdéterminations qui viennent de lui prennent quelquefois au corps et s'introduisent jusque dans l'intimité des fantasmes fondamentaux. Sans cette prise en considération de la stratégie, "l'analyse pure" tend à ressembler, quant à l'efficacité, aux prières qui veulent s'opposer à la guerre<sup>11</sup>. »

9. G. Deleuze, *Trois problèmes de groupe*, in. F. Guattari, *Psychanalyse et Transversalité*, op. cit., p. II. Texte repris in G. Deleuze, *L'île déserte et autres textes*, Paris, Éditions de Minuit, 2002, pp. 270-284.

10. *Ibid.*, p. VII.

11. J. Oury, *Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle*, Paris, Payot, coll. Traces, 1976, p. 177.

Si le parcours psychanalytique – institutionnel – de Guattari aide à comprendre cet acharnement à penser les « problèmes de groupe », il en est de même de son parcours politique<sup>12</sup>. Comme beaucoup d'intellectuels de l'après-guerre, Félix Guattari vit une prime jeunesse d'opposition à l'attitude colonialiste du gouvernement français vis-à-vis de l'Algérie, qui l'inscrit dans une idée de la politique trouvant ses repères dans le communisme, en l'occurrence dans la mouvance trotskiste: il était membre du P.C.I. (Parti Communiste Internationaliste, section française de la IV<sup>e</sup> Internationale). Guattari reviendra sur l'importance de l'apprentissage de « l'entrisme » (au P.C.F. – Parti Communiste Français – ou ailleurs), cette façon, déjà, de ne pas rester statique dans un groupe mais de le ramifier, du dessous. En 1951 c'est la scission du P.C.I.; c'est également la période où F. Guattari rencontre le psychiatre et psychanalyste Jean Oury. Il rejoint en 1955 la clinique La Borde à Cheverny fondée par Oury en 1953, expérience institutionnelle inspirée du mouvement psychiatrique français de l'après-guerre porté, entre autres, par des psychiatres comme L. Bonnafé ou F. Tosquelles (l'hôpital de Saint-Alban dans les Cévennes). Sept années seront nécessaires à Guattari pour prendre du recul avec le trotskisme. En 1958, il participe à *La Voix Communiste*, journal publié de novembre 1958 à février 1965. À la veille de 68, intense période d'expérimentation tous azimuts, Guattari est en contact avec certaines des jeunes forces de l'U.N.E.F. (Union Nationale des Étudiants de France) – notamment par le biais des BAPU (Bureau d'Aide Psychologique Étudiant) – ou de l'U.E.C. (Union des Étudiants Communistes) eux-mêmes en pleins remous (1963-1965). Il y rencontre notamment Liane Mozère, autre membre de la « mafia » du CERFI, qui sera la directrice de publication de la revue *Recherches* sur deux périodes (1967-1970 et 1980-1982<sup>13</sup>).

Il est assez difficile de se retrouver dans l'organisation de cet « avant 68 » tant il est vrai que chaque groupe, à peine éclo, éclatait aussitôt en une multitude d'autres plus centralisés encore que l'original. C'est ce que Guattari va retenir comme grande leçon de cette période, à savoir que chaque groupuscule politique était bien trop occupé par son propre fonctionnement pour se rendre compte

12. On retrouve ce parcours détaillé dans une lettre écrite à l'occasion de la mort de Raymond Petit. F. Guattari, *Raymond et le groupe Hispano* (1970), in. F. Guattari, *Psychanalyse et Transversalité, op. cit.*, pp. 268-275.

13. On peut se faire une idée du parcours de ces jeunes gens du CERFI en suivant celui de L. Mozère tel qu'il est décrit dans le livre de H. Hamon & P. Rotman, *Génération, vol. 2. Les années de poudre*, Paris, Éditions du Seuil, 1988, coll. Points, notamment les pp. 232-235.

qu'il ne faisait que se rigidifier et se bureaucratiser. Un moment important est la création, en 1965, de l'Opposition de Gauche (O.G.<sup>14</sup>), conglomérat d'anciens membres de la Voix Communiste, de l'U.N.E.F. ou encore de l'U.E.C., qui se fédèrent notamment à propos des événements du Vietnam et d'Amérique du Sud – thèmes que l'on retrouve dans les premiers numéros de *Recherches*.

Cette leçon que retient Guattari – la tendance centralisatrice et bureaucratique des groupes « révolutionnaires » de cette époque – est l'objet de l'une des « Neuf thèses de l'Opposition de Gauche » écrite début 1966 notamment par F. Fourquet. La huitième thèse – « le centralisme actuel des partis communistes est techniquement une absurdité<sup>15</sup> » – développe l'idée que l'essentiel est la transversalité, un groupe ne devant pas être conçu comme une structure à échafauder mais comme une machine à faire fonctionner. Félix Guattari rêvait probablement de mettre en application une telle thèse en créant avec ces jeunes gens le CERFI : un groupe qui ne serait pas un parti centralisé mais qui serait la mise en branle du réseau déjà tissé par les différents groupuscules existants : « pourquoi les groupuscules, au lieu de se bouffer les uns les autres, ne se multiplieraient pas à l'infini ? À chacun son groupuscule ! Dans chaque usine, chaque rue, chaque école. Enfin le règne des comités de base ! Mais des groupuscules qui accepteraient d'être ce qu'ils sont là où ils le sont. Et si possible, une multiplicité de groupuscules qui se substitueraient aux institutions de la bourgeoisie : la famille, l'école, le syndicat, le club sportif, etc. Des groupuscules qui ne craindraient pas, outre leurs objectifs de lutte révolutionnaire, de s'organiser pour la survie matérielle et morale de chacun de leurs membres et de tous les paumés qui les entourent<sup>16</sup>... » La FGRI avait déjà un tel fonctionnement, mais dans un cadre plus « spécialisé » (psychiatrie, éducation...) et moins directement politique. Le terrain de la revue *Recherches* était donc propice à une telle expérimentation. Guattari avait bien compris qu'une politisation directe de la FGRI – en y intégrant de jeunes militants gauchistes –, n'aurait eu comme effet que de créer un nième groupe politique : « l'expérience de l'Opposition de Gauche et de la FGRI nous a mieux mis en mesure d'apprécier les difficultés et les risques que

14. Ces « dissidents » organisent un stage, en 1965, un premier mai ! L. Mozère, *Le printemps des crèches*, Paris, L'harmattan, 1992, p. 127.

15. F. Guattari et al, *Les Neuf thèses de l'Opposition de Gauche*, in *Psychanalyse et Transversalité*, op. cit., p. 121.

16. F. Guattari, *Nous sommes tous des groupuscules* (publié dans *L'Idiot Liberté* n° 1, décembre 1970), *Ibid.*, p. 285.

# recherches

1

1		Editorial
11	Thierry de Brunhoff	Reflexions quelques peu philosophiques sur la psychothérapie institutionnelle
17	Philippe Gagnepain	A propos de la circulation ambulatoire
21	A. Pérez, A. S. López, A. Zubizarra	Pour une démocratisation de l'architecture
25	Renald Bouchard	Notes sur le théâtre
39	François Petit	Le veilleur
45	Robert Desgen	Journal d'un éducateur
53	Marie Courant	Une dimension de l'Institutien Pédagogique le demandeur social
71	Dominique Fassin, Michel	En miniature volontaire
77	Renald Bouchard	Les étudiants et la perspective sociale
101	Étienne Lévy-Avner	Pédagogie sans peur en psychiatrie
111	Jean-Pierre Mignard	L'endemain de fête à l'asile
117		Correspondances
121		Publication des Groupes d'Etudes et de Recherches Institutionnelles

4 P

comporte un tel projet. En particulier celui de drainer, mieux que ne pourront jamais le faire le P.C.F. et le P.S.U. [Parti Socialiste Unifié], les mythes modernistes : l'entrée en scène de la fameuse "nouvelle classe ouvrière", l'occupation en douceur des "centres réels de décision", la promotion de la "recherche interdisciplinaire", à laquelle nous ajoutons pour marquer notre originalité : "et si possible basée sur un travail de masse..." Tout cela est très joli et, somme toute, marche assez bien ! Mais où cela nous mène-t-il ? Nous pourrions faire le calcul, comme le ferait un groupuscule, qu'à un moment ou un autre nous déciderons de changer brusquement d'orientation en définissant, pour la FGERI, des bases politiques claires, et en essayant de récupérer tout ou partie de ce mouvement dans une perspective révolutionnaire. Certes tout est possible, mais tant que nous resterons un pied dans le réformisme, dans le sillage du P.C.F., et l'autre dans un dogmatisme mal dégagé de celui des groupuscules, il y a lieu de penser que nos réussites dans la FGERI ne sauraient guère faire progresser le regroupement d'une avant-garde révolutionnaire et le dégagement du mouvement ouvrier de son enlèvement actuel. Depuis des années maintenant, nous persistons à constituer un groupe, et cela sans aucune raison valable pour la logique ordinaire d'un militant classique. Qu'est-ce que nous foutons ? Nous discutons, nous bricolons ça de là ! Depuis longtemps, nous aurions dû cesser d'exister pour nous intégrer individuellement, selon chacune de nos économies libidinales, dans les différents groupuscules à tradition historique, ou bien faire retour au P.C.F. ou végéter au P.S.U., nous droguant de conneries ou "nous faisant une raison"<sup>17</sup>...

» Une position « despotique » de chef de parti lui aurait été d'autant plus facile que, de par son charisme et sa personnalité hors norme, F. Guattari exerçait une réelle fascination sur ces jeunes gens. Il lui aurait donc été aisé de créer un nouveau groupe dont il aurait été le chef... Et de faire de *Recherches* la nouvelle *Pravda* de ce groupuscule. Mais la force de F. Guattari est d'avoir compris que « les structures d'organisation du mouvement étudiant [étaient] loin d'être parfaites, mais par rapport à l'esprit de sclérose qui règn[ait] généralement ailleurs, elles représent[ai]ent un acquis qui ne [devait] pas être sous-estimé<sup>18</sup> ». Il critiquait, *pour l'avoir vécu lui-même dans sa jeunesse*, ce que faisaient subir à ces jeunes forces vives les courants de gauche à l'U.N.E.F. ou les ouvriers au P.C.E. : il ne se souvenait probablement que trop de son propre parcours et de la façon

17. F. Guattari, *La causalité, la subjectivité et l'histoire*, *Ibid.*, p. 198.

18. F. Guattari, *Hygiène mentale en milieu étudiant* (1964), *Ibid.*, p. 67.

dont il avait été emporté dans ces groupes politiques tous plus hiérarchisés et paranoïaques les uns que les autres<sup>19</sup>. D'où la complexité de la figure de F. Guattari à ce moment précis de l'histoire de la revue *Recherches*. Il tenait une position suffisamment « despotique » pour fédérer (Guattari comme « gourou »), et suffisamment « schizophrénique » pour ne pas se résumer à être seulement le chef d'un groupe dont le risque de renfermement sur lui-même était inhérent à sa création même. L'expérience de la FGRI est, bien entendu, essentielle dans cette démarche, parce que, grâce à elle, c'était « la première fois qu'un dialogue [avait pu] s'établir entre tous ces militants ouvriers, ces instituteurs, ces étudiants, ces travailleurs du secteur santé... qui, pourtant, se connaissaient de longue date. Mais, avant cette réorientation, c'[était] comme s'il avait été défendu de parler d'autre chose que de politique ! Une nouvelle barrière imaginaire venait d'être rompue, et cette rupture préfigurait, d'une certaine façon, ce qui allait se passer en mai 1968<sup>20</sup> ». Un événement essentiel, et qui peut dans une certaine mesure donner raison à Guattari dans la question des « problèmes de groupes » qu'il formule, sera bien entendu la journée du 22 Mars 1968 : un groupe d'étudiants, sans structure, sans véritable chef (même si des figures, on pensera à Cohn-Bendit, s'y imposent), au-delà de ces bavardages de partis ou de syndicats, met le feu aux poudres et initie le mouvement incontrôlable (au moins jusqu'à la récupération par les syndicats et les partis) de Mai 68, en grim pant au sommet de la « tour phallus » de l'Université de Nanterre : « en ce sens le mouvement du 22 Mars à ses débuts peut être considéré comme le prototype d'un groupe-sujet : tout a tourné autour de lui sans qu'il se soit constitué dans une totalisation qui le refermerait et l'offrirait en prise aux autres mouvements politiques<sup>21</sup> ».

F. Guattari reviendra, avec G. Deleuze, sur cette différence entre le « groupe-sujet » et le « groupe-assujetti » à de nombreuses reprises<sup>22</sup> : la revue *Recherches* représentait, pour Guattari et les gens du CERFI, la possibilité de créer un « groupe-sujet ». C'était la question qui obsédait F. Guattari, et qui s'inscrit dans son propre parcours politique « désenchanté », à savoir « comment un groupe

19. Voir notamment F. Guattari, *L'étudiant, le fou et le katangais* (1968, publié dans le célèbre n° 46 de la revue *Partisans*, « Gardes Fous, serrez-vous les coudes », en février-mars 1969), *Ibid.*, p. 232.

20. F. Guattari, *Raymond et le groupe Hispano* (1970), *Ibid.*, p. 274.

21. F. Guattari, *L'étudiant, le fou et le katangais*, *Ibid.*, p. 237.

22. Le groupe assujetti continue à voir dans la révolution une question de partage du pouvoir au sein de la société. « Un *groupe-sujet*, au contraire, est celui dont les investissements libidinaux sont eux-mêmes révolutionnaires » (G. Deleuze & F. Guattari, *L'Anti-Cédepe*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, p. 417), c'est-à-dire celui qui laisse le désir, dans tout ce qu'il a de moléculaire, le traverser et le guider. Mais ces

peut-il se saisir de la parole, dans une institution donnée, à un moment donné de son histoire, sans renforcer les mécanismes sériels et aliénants qui caractérisent généralement les collectivités dans les sociétés industrielles<sup>23</sup> ? ». Le « groupe-assujetti » est celui qui se soumet à une loi despotique, qui se laisse surcoder par un signifiant-maître (ce qu'aurait pu être Guattari, à l'image de son analyste, J. Lacan<sup>24</sup>), un de ces chefs « monomanes de la direction révolutionnaire [qui] arrivent, avec la complicité inconsciente de "la base", à enliser l'investissement militant dans des impasses particularistes. C'est *mon* groupe, c'est *ma* tendance, c'est *mon* journal, c'est nous qu'on a raison, on a sa ligne à soi, on se fait exister face à l'autre ligne, on se constitue une petite identité collective incarnée dans son leader local... On ne s'emmerdait pas tant en Mai 68! Enfin, tout a été à peu près bien jusqu'au moment où les "porte-parole" de ceci ou de cela ont réussi à refaire surface. Comme si la parole avait besoin d'être portée<sup>25</sup> ». Car en fait, la leçon retenue par Guattari de toute cette expérience, et notamment du choc « Mai 68 » face à l'enlèvement de tous ces groupuscules soi-disant révolutionnaires qui peinaient à entraîner une quelconque révolution – le choc de l'événement schizophrénique au milieu des organisations paranoïaques pour « parler *Anti-Œdipe* » – est celle-ci : « fédérer des comités de base, cela ne pourrait avoir de sens qu'à une étape tout à fait ultérieure, au moment où il s'agirait de mettre en place une des structures de prise de pouvoir au niveau régional et national. Aujourd'hui les comités de base mènent leur action à la façon de la guérilla; vouloir les unifier trop tôt, ce serait les stériliser à coup sûr. Tout autre chose est la structure de coordination qui laisse la possi-

deux révolutions – consciente et inconsciente – sont coextensives; car assujetti, puisqu'il se développe à un niveau molaire au sein d'une machine sociale donnée, tout groupe l'est forcément. Lorsqu'il envisage la question de la lutte dans un texte de 1977, F. Guattari la pose ainsi: « Ces deux luttes peuvent ne pas être exclusives l'une de l'autre: 1) La lutte des classes, la lutte révolutionnaire de libération requièrent l'existence de *machines de guerre* capables de s'opposer aux forces oppressives et, pour cela, fonctionnant selon un certain centralisme, à tout le moins, un minimum de coordination; 2) La lutte sur le front du désir requiert une analyse permanente, une *subversion de tous les pouvoirs*, à tous les niveaux. » (F. Guattari, « Psychanalyse et politique », in. F. Guattari & G. Deleuze, *Politique et psychanalyse*, Alençon, Des Mots Perdus éditeurs, 1977, non paginé). C'est nous qui soulignons.

23. F. Guattari, *Réflexions pour les philosophes à propos de la psychothérapie institutionnelle* (Revue *Recherches* n° 1, 1966), repris in. F. Guattari, *Psychanalyse et Transversalité*, op. cit., p. 89.

24. Voir ce que dit Félix Guattari de Jacques Lacan dans son journal. Félix Guattari, « Journal », *La Nouvelle revue française*, n° 564, janvier 2003, pp. 63-64.

25. F. Guattari, *Nous sommes tous des groupuscules* (publié dans *L'Idiot Liberté* n° 1, décembre 1970), in. *Psychanalyse et transversalité*, op. cit., p. 284.

bilité à une pleine extension des comités et surtout une liberté d'expression, à une créativité à la base, qui demeure l'arme essentielle du mouvement révolutionnaire<sup>26</sup> ». La revue *Recherches* se devait d'être une « machine révolutionnaire » avant d'être une « machine de guerre<sup>27</sup> ».

*La question de l'argent: les contrats avec l'État  
comme garantie d'une autonomie des moyens d'énoncer*

Concrètement, en ces années 68-72, Guattari et les gens du CERFI avaient donc comme objectif de tisser des liens entre les différents existants du réseau, et notamment entre la FGERI, le CERFI nouvellement né et... l'État; ceci afin notamment de pouvoir articuler la question de la militance (psychanalytique, institutionnelle, de gauche) à celle de l'efficacité au sein de la société. « L'hypothèse principale de Félix et de moi-même était que nos donneurs d'ordre haut-fonctionnaires étaient des personnes aussi schizoïdes que nous-mêmes, et que notre schizo-analyse n'avait pas à se limiter au bureau de l'analyste ou aux murs de l'hôpital, ni à l'intérieur de notre groupe. Ces gens voulaient nous parler et étaient d'accord pour nous payer. [...] Nous n'étions ni en dehors ni dans le pouvoir, nous avions une relation schizo-analytique avec quelques personnes à l'intérieur des structures du pouvoir qui avaient aussi des relations entre eux. [...] Nous étions une sorte de consultant schizo-analytique pour ce groupe<sup>28</sup>. » Cette question de la place de l'État au sein de la société capitaliste était la première des thèses de l'O.G.<sup>29</sup>: il existe une contradiction inhérente au capitalisme qui, en même temps qu'il vise une mondialisation des rapports de production, donne un rôle nouveau et central à l'État, celui d'un contrôle toujours plus strict des échanges, avec bien sûr une non-intervention dans les échanges en tant que tel, avec « l'idéal policier » d'un état résumé à ses fonctions régaliennes. Leçon retenue par le CERFI, pour lequel il n'y aurait de subversion possible de l'État qu'en assumant sa position au sein de cet appareil

26. F. Guattari, *La contre-révolution est une science qui s'apprend* (1968), *Ibid.*, p. 211.

27. Voir le douzième plateau, « La Machine de guerre », in. G. Deleuze & F. Guattari, *Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, pp. 434-527.

28. A. Querrien, *CERFI 1965-1987*, <http://www.criticalsecret.com/n8/quet/1fr/>, pp. 5-6/13.

29. F. Guattari et al., *Les neuf thèses de l'Opposition de Gauche*, in. F. Guattari, « Psychanalyse et Transversalité », *op. cit.*, pp. 98-101.

d'État; suivant les remarques de Michel Foucault, on n'échappe pas au pouvoir. La politique développée par le CERFI serait donc celle des Grecs pour pénétrer dans Pergame: et le Cheval de Troie serait ici la revue *Recherches*. Les compétences des penseurs du CERFI d'ailleurs séduiraient les « officiels » notamment grâce à la vitrine qu'offrira le n° 6 de la revue (*Programmation, Architecture et Psychiatrie*), numéro contenant de réelles propositions pour les hôpitaux psychiatriques, ce qui intéressait l'État à une époque où la politique de secteur en psychiatrie se mettait concrètement en place. Il est important de noter que ces contrats étaient possibles grâce à l'égide de G. Deleuze (garant scientifique du premier contrat en date du 26 juin 1973 – budget de cent quatre-vingt-dix mille francs<sup>30</sup>!). Non seulement la présence de philosophes aussi célèbres que G. Deleuze et M. Foucault garantissait le positionnement institutionnel de cette équipe vis-à-vis de l'État, mais il est indéniable que la pensée de ces auteurs traversait de part en part toute une partie du contenu de *Recherches*: « d'emblée notre recherche s'était inspirée du travail de Michel Foucault sur la folie, la clinique et, plus récemment, la justice. [...] De Gilles Deleuze et Félix Guattari enfin, nous avons lu l'*Anti-Œdipe* et y avons séjourné. Foucault, Deleuze et Guattari: sur fond de la grande coupure nietzschéenne réactualisée par Bataille et Klossowski, par Foucault et Deleuze eux-mêmes, une immense ouverture sur le champ commun du désir et du pouvoir. À elle seule cette présence théorique aurait largement suffi à alimenter les fantasmes brûlants de notre groupe écrivain. Mais elles se redoublaient d'une présence réelle, car nous avons demandé à Deleuze et Foucault (Guattari étant déjà là d'emblée) de participer à certaines discussions [...]»<sup>31</sup>. »

Chaque numéro, à partir du numéro 12, sera conçu comme un numéro spécial autour d'un thème particulier. La politique consistant à ne pas avoir de comité de rédaction est conservée, et chaque numéro peut être quasiment autogéré par un groupe autonome, même extérieur au CERFI – on le verra avec le n° 12, un dossier sur les homosexualités organisé par le FHAR (Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire). La revue promet ainsi une certaine idée de la recherche: « on soutenait un peu que la recherche, ça ne devait pas seulement être réservé à des gens qui étaient des fonctionnaires, ou à la recherche à vie, mais que ça pouvait être une pratique aussi comme ça, pour

30. On trouve ce contrat dans le Fonds Guattari à l'IMEC (GTR2. D-13.12).

31. *Recherches* n° 13, décembre 1973, p. 7.

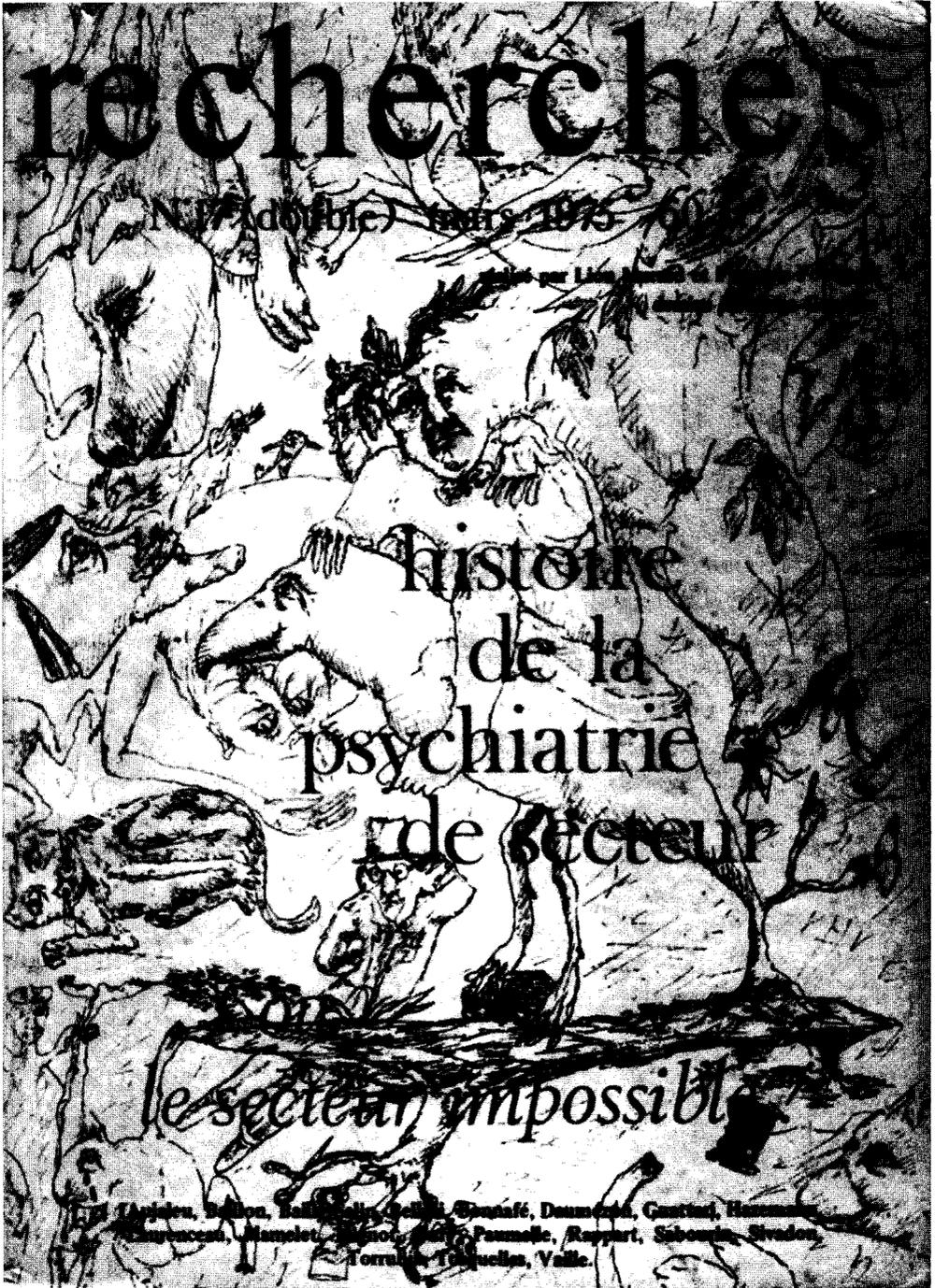
quelqu'un qui à un moment avait quelque chose à dire, par rapport à une expérience de vie, par rapport à une expérience professionnelle<sup>32</sup> ». On trouve ici la mise en pratique de l'idée que F. Guattari et les autres membres du CERFI avaient des groupes : ce qui est souhaitable, c'est une multitude de groupuscules – « dans chaque rue, dans chaque école, dans chaque usine » – qui se constitue en réseau ou, plus précisément, qui « fait rhizome ». La revue *Recherches* avait comme fonction d'être ce lieu de rencontres.

### *L'écriture collective dans la revue Recherches*

Cette modalité de travail (un collectif d'origine gauchiste et donc fortement contestataire, n'ayant pas vraiment de problèmes d'argent grâce aux contrats avec l'État) donnera naissance à plusieurs travaux sur la question des équipements du pouvoir<sup>33</sup>. En 1973, *Recherches* déménage Bd Beaumarchais, à Paris, dans un appartement très cossu – pour la « petite histoire », selon L. Mozère, la location dans un tel immeuble avait été possible grâce aux relations familiales de F. Fourquet, cet appartement appartenant à Marcel Dassault qui fut bien « embêté » de savoir qu'il logeait de jeunes gauchistes qui fricotaient notamment, on va le voir plus loin, avec les « pédés » du FHAR. Dans cette période, 1973-1975, plusieurs numéros de la revue traitent ainsi de la question des « équipements collectifs » : le n° 13 et le n° 14 (*Les équipements du pouvoir, généalogie du capital 1 & 2*, décembre 1973 et janvier 1974) ; le n° 15 (*La coopération en pratique*, sur l'installation d'un réseau télévisuel dans une école en Côte d'Ivoire, juin 1974) ; le célèbre n° 17 (*Histoire de la psychiatrie de secteur ou le secteur impossible*, mars 1975). En parallèle est mise à l'épreuve la question de l'écriture collective, la revue assumant totalement les méandres « névrotiques » du désir et de l'argent. Les résultats du premier contrat du CERFI avec l'État font l'objet du n° 13 de *Recherches* : une réflexion sur les équipements de pouvoir dans les villes et sur le territoire. L'introduction à ce numéro laisse pantois

32. Janet H. Morford, *op. cit.*, p. 71-72. Propos de C. Harmelle.

33. Guattari retiendra tout ce travail quand il proposera une analyse de ce qu'il appellera, en 1989, le C.M.I. (Capitalisme Mondial Intégré) dont un des régimes de sémiotique, à savoir les « sémiotiques de subjectivations » intègrent, « celles relatives à l'architecture, l'urbanisme, les équipements collectifs, etc. ». F. Guattari, *Les Trois Écologies*, Paris, Galilée, 1989, p. 41.



lorsque l'on sait qu'il est issu d'une commande officielle: « au moment décisif, Marie-Thérèse, chargée de rédiger le rapport ou d'en provoquer la rédaction, s'en va en vacances (octobre 1972). Lion et François, restés seuls et le couteau sous la gorge (il ne reste plus qu'un mois), avancent les arguments essentiels des chapitres II et III sur la ville-métaphore et les territoires. Désormais, le dispositif est mis en place: il consacre le despotisme de Lion et surtout de François, placés de fait, avec un temps d'avance, en position de force. Retour de Marie-Thérèse: les trois principaux "scribes" s'entre-déchirent, mais finissent par accoucher de la première mouture à la fin de 1972<sup>34</sup> ». Un tel déversement de désir dans un rapport aussi « officiel » puisque payé et remis à l'État – même si le numéro n'est qu'une retranscription du rapport donné au ministère – montre parfaitement l'esprit dans lequel la revue *Recherches* tentait de faire émerger ses discours. On peut néanmoins noter que malgré l'argent qui permet à ces jeunes gens de vivre tant bien que mal de la revue, cette tentative « d'écriture collective » est d'emblée bien difficile à mettre en place et laisse deviner l'évolution de *Recherches*: « nous avons dû déchanter: l'écriture collective, sitôt voulue, avorta. Canevas et projets communs s'écroulaient comme châteaux de cartes dès lors que l'un d'entre nous se saisissait à sa guise d'un thème quelconque, le traitait souverainement et l'imposait. [...] Cette question de l'écriture collective était pour nous concrète: elle débouchait sur celle de la signature de ce numéro de *Recherches*. [...] Au cœur de nos hésitations, un conflit apparemment indépassable entre une sorte de volonté de vérité et de justice (rendre à César...) et un idéal militant d'anonymat par disparition du grand ennemi: le Moi, et son nom propre. [...] L'autre solution: l'anonymat absolu. [...] Mais, rien à faire: ça ne s'était pas passé ainsi, et aucun d'entre nous ne s'est suffisamment dissout dans le groupe en tant que tel pour renoncer à l'instrument de puissance que lui fournit la parution de "son" nom propre. Effondrement de l'idéal militant appliqué à l'écriture... Pas de sacrifice à la grande force impersonnelle de Cerfi... »; quoi qu'il en soit le numéro sera signé, dans « le très démocratique ordre alphabétique », et y compris la présentation: « quant à cette préface, il ne faut pas se gêner tant qu'on y est, elle est de François Fourquet et Lion Murard ». Quant à la place de Guattari au sein du CERFI et dans la revue (il en est le directeur de publication), elle est plus schizophrénique que jamais: « Gilles Deleuze, Michel Foucault et Félix Guattari ont bien voulu discuter avec nous de certains points,

34. Revue *Recherches* n° 13, décembre 1973, pp. 3-4.

bien qu'étant (sauf Félix) extérieurs à cette histoire<sup>35</sup> ». Félix Guattari, ni dedans, ni dehors, dans une position suffisamment « schizophrénique » pour le garantir de n'être pas trop un « despote ».

*Recherches* a tenté de mettre en pratique la théorie deleuzo-guattarienne d'« agencement collectif d'énonciation » en comprenant que la polyvocité d'une revue ne repose pas tant dans la multitude des articles que dans l'aspect réellement collectif de l'expression de son énonciation. Mais ce projet, très ambitieux, ne sera à l'œuvre que dans quelques numéros: la revue, après quelques numéros incroyables comme *Trois Milliards de Pervers* (n° 12, mars 1973) ou *Histoires de la rue des caves* (n° 19, septembre 1975) deviendra rapidement soit le lieu de compilation de plusieurs articles sur un sujet, soit une suite de monographies réalisées par un ou deux auteurs. Le n° 14, suite du n° 13 autour du premier contrat avec l'État, sera ainsi déjà signé du seul F. Fourquet: « Ce numéro de *Recherches* se présente comme la suite du précédent (n° 13, *Les équipements du pouvoir*) dont il devait à l'origine constituer une simple postface que j'étais chargé de rédiger. Mais cet appendice a pris une telle ampleur qu'il a fallu l'éditionner séparément sous la forme d'un second numéro de la série "généalogie". Le "nous" qui y parle est à la fois fictif et réel: fictif, parce qu'une seule personne, un seul "suppôt" (et non un groupe) a matériellement écrit ces pages. Réels, parce que ce suppôt est dispersé dans une multiplicité de "nous" qui constituent la trame historique de son discours: "nous, qui étions alors étudiants communistes"; "nous, les militants révolutionnaires"; "nous, qui affirmons la primauté du désir inconscient"; "nous, le groupe écrivain de *généalogie*", etc. (pour ne citer que des "nous" repérables). Mais impossible, à moins de figer *Recherches* et le Cerfi en une entité collective plus ou moins unanime, de maintenir l'ambiguïté sur l'origine du texte. Pour de plus ample informé, se reporter à la présentation des *Équipements de pouvoir... /* [Texte signé] François Fourquet<sup>36</sup> ».

### *Une réelle liberté d'énoncer: Trois Milliards de Pervers*

L'argent qui rentrait au CERFI permettait donc la création de numéros en lien avec les contrats passés avec l'État. Mais la grande force des membres de la

35. *Ibid.*, pp. 10-12.

36. *Recherches* n° 14, janvier 1974, p. 6.

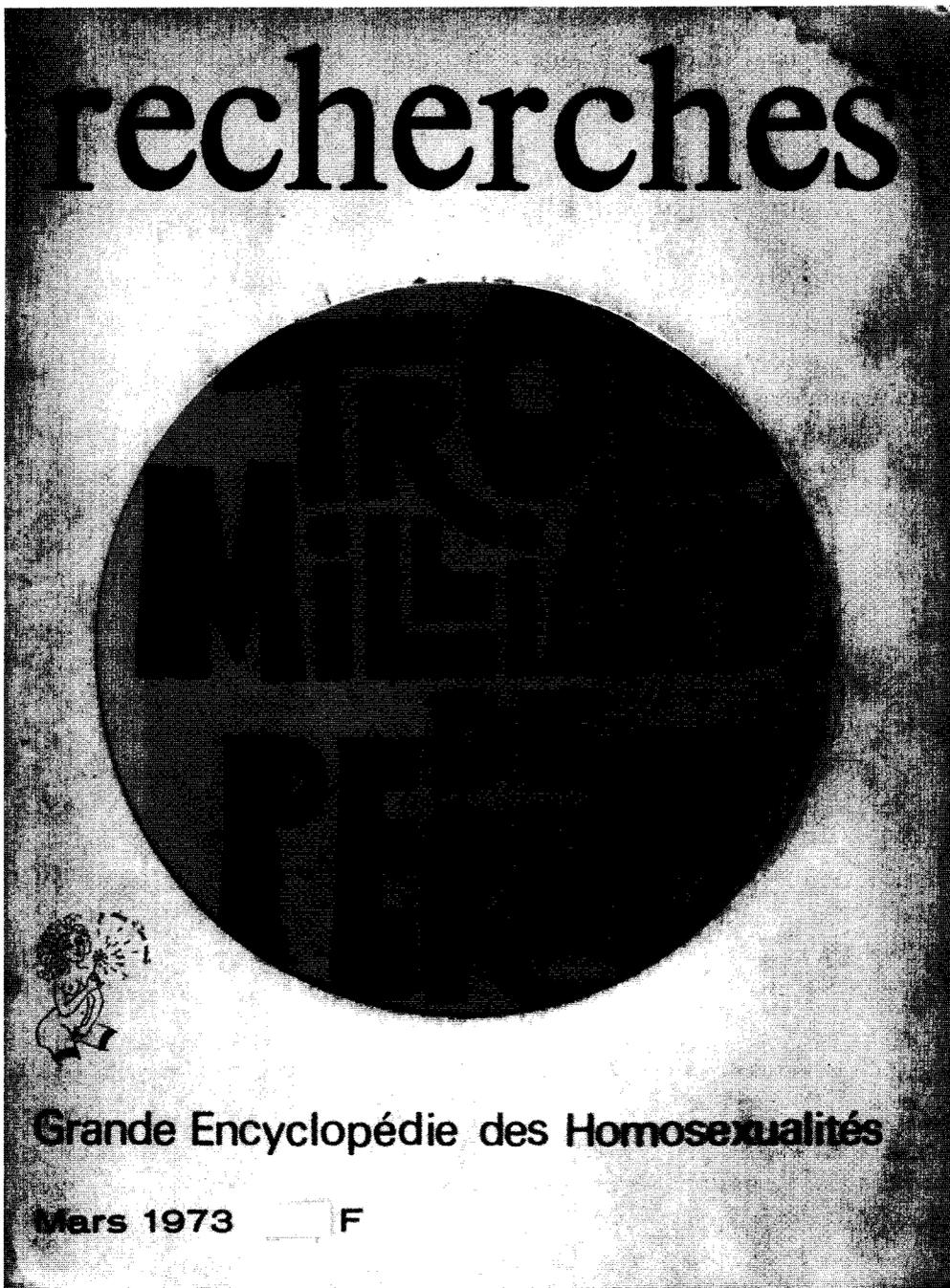
revue – et leur intelligence aussi – fut d’imaginer une autre utilisation de cet argent : une possibilité de créer une énonciation réellement collective issue d’un groupe plus sujet qu’assujetti. Profitant ainsi de la manne offerte, *Recherches* peut devenir le lieu d’expression de tous ceux que Foucault appelait les « infâmes », ceux qui n’ont jamais la parole (qui ne peuvent même pas habiter leur propre parole), ceux dont les discours officiels (les discours des médecins, psychiatres, psychanalystes, sociologues, anthropologues, philosophes...) parlent pour eux : putes, « pédés », gouines, pédophiles, enfants, drogués, squatteurs, masochistes, etc. La construction des numéros est passionnante à étudier : le CERFI, au lieu de jouer le rôle d’un comité de rédaction qui aurait trié les articles afin de construire le numéro, organisait des assemblées générales où un collectif pouvait venir exposer un projet et demander de l’argent pour qu’il soit l’objet d’un numéro de *Recherches*. D’après et passionnées discussions permettaient de décider, en groupe, de la « côte d’amour » – comme l’appelait Guy Hocquenghem – du projet. Jusqu’à quatre-vingt personnes pouvaient participer à ces assemblées ! Et, si l’on en croit L. Mozère, la plupart étaient salariées, d’une manière ou d’une autre, du CERFI.

Le numéro 12 (mars 1973) de la revue est probablement le plus célèbre<sup>37</sup>. *Trois Milliards de Pervers* fut en effet saisi et détruit ; F. Guattari, en tant que directeur de la publication, fut lui condamné<sup>38</sup>. À voir le contenu du numéro, on ne peut que trouver éminemment *subversif* qu’il ait été réalisé avec les subsides de l’État : apologie de la scatophilie, discussion entre des pédophiles et leurs anciens et puérils amants, photos de sexes masculins et féminins en gros plans, etc. Le terme « subversif » est ici utilisé à dessein. Certes, grâce à la revue *Recherches*, aucune forteresse n’est tombée, aucun pilier de l’État ni de l’Église n’a été ébranlé, mais, comme le fait très justement remarquer Daniel Colson, « contrairement aux fantasmes de l’autorité, mais aussi aux nombreux mythes qui assurent leur

37. Le numéro est consultable en ligne : <http://www.criticalsecret.com/n8/quer/4per/index2.html>. Le mot de passe pour y accéder est le titre d’un roman écrit par A. Gide (!) en 1924 – mais il ne faut pas le répéter aux mineurs... Il se trouve amputé de la partie « pédophilie ». Sur cette question, cf. S. Nadaud, *Mais où est donc passé le chapitre IV de « Trois Milliards de Pervers ? »*, Revue *Lignes* n° 10, mars 2003, Paris, pp. 75-98.

38. Sur ce procès, voir ce qu’en dit F. Guattari, *La révolution moléculaire*, Éditions Recherches / encres, Paris, 1977, pp. 110-119. L’article est repris dans la version poche de *La Révolution Moléculaire*, Paris, Union Générale d’Édition, coll. 10-18, 1980, pp. 327-333 ; il faut noter que ces deux versions portant le même titre sont très différentes et ne contiennent pas les mêmes articles. Voir également le Fonds Guattari à l’IMEC (GTR2. An-08.36 / D13.38 / D09.03).

STÉPHANE NADAUD



pérennité, comme d'ailleurs à l'étymologie du mot, la subversion n'est pas l'envers de l'ordre, sa face cachée et démoniaque ou encore son simple renversement ». Le numéro *Trois Milliards de Pervers* est subversif moins par les discours qu'il émet que par la modalité de leur production (discours de « désordre » émis grâce aux subsides du garant de « l'ordre » – l'État) : il répond à la définition de Colson qui situe la force de renversement de la subversion dans son rapport au pouvoir et dans le fait « qu'elle opère dans un tout autre monde et à une tout autre échelle que lui, aux marges de ses codes et de ses lois comme à l'intérieur de la totalité des plus petits rapports constitutifs de son ordre, jusqu'au cœur même du corps et de l'âme des dirigeants et des instances de pouvoir qu'elle menace sans cesse de dynamiter et de recomposer en un autre possible<sup>39</sup> ». L'aspect le plus subversif repose probablement dans le fait d'avoir permis, le temps d'un numéro, à des « sujets de recherche » de devenir des « chercheurs ». Dans les faits, ce fut le FHAR qui prit en main le numéro composé d'un véritable collage d'énoncés non signés : on trouve, en vrac, les noms de quelques intervenants en première page – parmi lesquels G. Deleuze, F. Guattari, J. Genet, M. Foucault, J.-P. Sartre, F. Châtelet, G. Hocquenghem, Marie-France pour ne citer que les « plus célèbres » et pas forcément les plus « homosexuels » d'entre eux. Son sous-titre est ici important à souligner pour comprendre la démarche de *Recherches* : « *La grande encyclopédie des homosexualités* » se veut en effet une encyclopédie, au sens classique du terme, le lieu d'énonciation d'un savoir global sur une question déterminée. Sauf que, à rebours des savoirs tels qu'ils sont habituellement émis dans nos sociétés, ce sont les premiers intéressés (les « homosexuels ») qui construisent ce savoir au lieu de laisser psychiatres et autres philosophes le construire pour eux. Non pas pour « témoigner » mais dans *la volonté de l'émission d'un savoir*. Quoi qu'il en soit ce numéro reste un summum dans ce qu'une revue a su produire de façon *réellement collective*.

Le n° 19 de la revue (septembre 1975), *Histoires de la rue des Caves* s'inscrit dans la même lignée. Le numéro est cette fois-ci « confié » par le CERFI à un collectif (Desiderata) qui avait pris possession d'un immeuble abandonné à Sèvres. Ce sont leur(s) histoire(s) qu'ils racontent ; pas plus que précédemment dans une perspective explicative ou de témoignage, mais avec une ambition de chercheurs, avec une méthode similaire à celle du n° 12 : est ici aussi utilisé le collage d'articles

39. D. Colson, *Petit lexique de l'anarchisme*, Paris, Librairie Générale Française, coll. Le livre de poche, 2001, p. 312.

de presse, de reproductions de graffitis, de courriers, d'inscriptions, etc. La part des « histoires » dans la revue *Recherches* est essentielle (*Histoire de la psychiatrie de secteur* (n° 17, mars 1975), *Histoires de la clinique de La Borde* (n° 21, mars-avril 1976)). Dans cette démarche se devine la leçon nietzschéo-foucauldienne qui mène de l'histoire à l'archéologie et la généalogie.

La revue continuera sur cette lancée, même après ce que la « mafia » appelle elle-même « la grande période du CERFI » (1971-1977<sup>40</sup>) : par exemple sur la pédophilie (*Fous d'enfance* – n° 37 – sorti en « 1979, année de l'enfance... [où] il semble bien que l'on veuille une fois de plus, sous prétexte de protéger l'enfant, le circonscrire, et le quadriller pour le rendre plus inaccessible » et qui se présente comme un dossier qui fait « ici entendre des voix discordantes dans le concert de la bonne conscience et nous emmène faire un tour dans le continent noir de "l'érotique puérile"<sup>41</sup> » ; *Co-ire, album systématique de l'enfance* – n° 22, mai 1976 – coécrit par R. Schérer et G. Hocquenghem) ; où encore sur la prostitution (*Folles femmes de leur corps* (n° 26, mars 1977)) ; sur la dissidence politique (*Les Untorelli* – n° 30, novembre 1977 –, autour des événements de Bologne de 1977 ; *Nous dissidents* – 34, octobre 1978 – sur la question de la dissidence en Europe de l'Est socialiste) ; sur la question juive (*Catalogue pour des juifs de maintenant* – n° 38, septembre 1979 – et son numéro bis – une bande dessinée ! – *Yiddish Blues* (n°38bis) dessiné par Doughy) ; ou encore sur la drogue (*Drogues, passions muettes* (n° 39bis, décembre 1979)).

La manne financière de l'État pose cependant de nombreux problèmes : avec l'argent, les projets affluent. Le CERFI, sur le modèle de la FGERI, éclate alors en plusieurs groupes, chacun demandant de l'argent pour organiser ses projets de recherches. La dynamique instillée par F. Guattari pour échapper au groupe centralisé et trop structuré ne pouvait, de toute façon, pas évoluer autrement. Au lieu de se scléroser et d'imploser, le CERFI s'exposait d'emblée au risque de la dispersion et de l'explosion ; la dynamique d'un réseau n'est pas celle d'un groupe. Il s'agit donc, comme on vient de le voir, d'une période très productive, mais aussi très instable. Un fait important dans l'histoire de la revue est le déménagement de Paris à Fontenay-sous-Bois (fin 1974), la question du collectif se posant dans la réalité puisque de nombreux membres du CERFI vont

40. Janet H. Morford, *Histoires du CERFI : la trajectoire d'un collectif de recherches sociales*, op. cit.

41. *Recherches* n° 37, *Fous d'enfance : qui a peur des pédophiles?*, avril 1979, p. 5.

n° 28 novembre 1977

50 f.

# disciplines à domicile

l'édification de la famille — Isaac Joseph, Philippe Fritsch



vivre sur place. Les Assemblées générales animées disparaissent petit à petit, et même F. Guattari commence à s'éloigner, ne venant que rarement à la « maison<sup>42</sup> ».

### *Dernière période de la revue (1977-1982): Les éditions Recherches*

Quoi qu'il en soit, la revue va devenir, en fonction du pouvoir de tel ou tel sur elle, le lieu d'expression (de publication) de chacun: c'est toute l'appréhension de la dimension collective qui va se modifier. En effet, une revue qui se fondait sur la notion d'agencement collectif d'énonciation se change peu à peu en lieu de publication de monographies. Pendant cette période, le CERFI commence à se déliter, notamment parce que l'État, à la fin des années soixante-dix, a cessé le système de la recherche par contractualisation, les lieux de la recherche devenant officiels (à l'image du CNRS).

Dès lors, la revue prend un tour très différent, notamment avec la création en 1977 des éditions Recherches<sup>43</sup>. À partir du n° 31 (*L'Asile*, février 1978) le siège de la revue déménage au 9 rue Pleyel dans le XII<sup>e</sup>, nouveau siège des éditions Recherches. Si l'on en croit les protagonistes du CERFI, cette période est marquée par de fortes tensions institutionnelles. La revue publie, entre 1977 et 1980, beaucoup de numéros qui sont soit des monographies signées d'un ou plusieurs auteurs, soit des compilations d'articles également dirigées par un ou plusieurs auteurs (5 numéros en 1977, 4 numéros en 1978, 6 numéros en 1979, 5 numéros en 1980): L. Murard et P. Zylberman, par exemple, produisent trois très beaux numéros entre 1976 et 1978 – une monographie, *Le petit travailleur infatigable* (n° 25, novembre 1976), et deux compilations d'articles, *L'haleine des faubourg*,

42. Janet H. Morford, « *Histoires du CERFI: la trajectoire d'un collectif de recherches sociales* », *op. cit.*, p. 113. Propos de A. Querrien.

43. L'histoire de la maison d'édition va être intimement liée au CERFI et à *Recherches*: en effet, si elle est à l'origine indépendante de l'association et de la revue, elle en est quand même une émanation directe (les membres du CERFI participent à sa fondation et elle édite la revue *Recherches*). L'équipe d'origine est formée de N. Murard, L. Murard, F. Noguès, F. Petry, L. Rozensweig, A.-M. Walter et P. Zylbermann. F. Petry, actuelle directrice de cette toujours très dynamique maison d'édition explique que l'on ne pouvait plus vivre de la seule édition de la revue et qu'il y avait, à partir de la qualité – incontestable – du travail des chercheurs réunis par la revue, possibilité de publier des livres (Éditions Recherches; 17 impasse Mousset, 75012 Paris; tél.: 0144740401; site internet: <http://www.editrech.freesurf.fr>).

*ville, habitat et santé au XIX<sup>e</sup> siècle* (n° 29, décembre 1977) et *Le soldat du travail, guerre, fascisme et taylorisme* (n° 32/33, septembre 1978). En 1981, F. Guattari se retire de la revue et, après un an d'interruption, abandonne le poste de directeur de publication : c'est L. Mozère qui le remplace<sup>44</sup>. Le n° 45 (*Tant qu'il y aura des arbres*, septembre 1981) est le dernier numéro de transition : le CERFI disparaît totalement de la revue, puisque *Recherches* n'est plus présentée comme la « revue du CERFI » mais simplement comme la « revue Recherches ». L'« histoire » semble se répéter, et cette disparition du CERFI de *Recherches* rappelle celle de la FGERI huit ans plus tôt. En fait, la revue se trouvait être le lieu d'un difficile paradoxe : alors qu'elle restait le seul lieu d'existence du CERFI complètement éclaté, elle était en même temps liée aux Éditions Recherches dont la raison d'être était, comme toute maison d'édition, la publication de livres et non pas un quelconque projet révolutionnaire. Cela explique probablement l'abandon de la politique collective d'énonciation de la revue, et le fait que chaque numéro ressemble de plus en plus à un livre. De manière emblématique, la *préface* du n° 40 (mars 1980), *Juges et procureur* écrit par C. Hennion et Y. Lemoine, commence ainsi : « si je disais que *ce livre* c'est Daumier en mots... ».

S'il est bien évident que l'on ne peut pas uniquement résumer l'« histoire » de la revue *Recherches* à la vie et à la mort des institutions qui l'ont supportée ou traversée (FGERI, CERFI, Éditions Recherches), il serait de même absurde de rabattre la revue sur la seule personnalité de Félix Guattari (il n'en a pas toujours été, comme on l'a vu, le directeur de la publication). Tout comme il n'y a aucun intérêt à analyser les discours de *Recherches* en terme de naissance, d'apogée et de décadence – bref, en terme *historique*. Pour comprendre la « vie » de la revue, il est préférable – mais si difficile, même lorsque l'on n'est pas historien – de sortir de cette idée qu'il y aurait eu des moments forts – pseudo-zénith : l'argent des contrats permettant *Trois Milliards de Pervers* – ou au contraire des moments de déchéance – pseudo-nadir : les numéros écrits par quelques auteurs, la revue devenant un lieu d'édition leur permettant d'éditer leur livre et d'être lu.

L'originalité, et la force de la revue *Recherches*, c'est d'avoir pu traverser toutes ces périodes extrêmement différentes en gardant une certaine cohérence. Si la *forme de chaque énoncé* émis par la revue entre 1966 et 1983 est très variée, et si

44. On notera néanmoins que pour son dernier numéro, *Les crimes de la philosophie* (n° 49, avril 1983), L. Mozère et F. Guattari sont tous les deux codirecteurs...

aucun numéro, dans sa *forme réelle*, ne ressemble à un autre, on peut néanmoins sans difficulté considérer *Recherches*, au niveau de son énonciation globale, comme un tout – ce qui est sensible dans l’obstination, de la part des différents intervenants de la revue, à continuer quelque chose en poursuivant la numérotation de la revue. Comme un tout, ou plus précisément comme un « plateau » au sens où Gregory Bateson a créé ce concept et où Guattari-Deleuze l’ont développé<sup>45</sup> : une suite de flux en constantes et incessantes variations mais composant une zone intensive particulière qui est repérable, dans sa continuité, à sa stabilité.

Le plus fort, dans ce concept de « plateau », c’est qu’il ne meurt jamais.

45. Bateson en parle notamment à propos de la musique balinaise: « en général, c’est le manque de point culminant qui caractérise la musique, le théâtre et les autres formes de l’art balinais. La musique, par exemple suit une progression qui découle toute sa logique structurelle et les modifications d’intensités y sont déterminées par la durée et le développement de ces relations formelles ». G. Bateson, *Bali: système des valeurs d’un état stable*, in « Vers une écologie de l’esprit », Paris, Seuil, 1977. p. 125. Voir aussi F. Guattari & G. Deleuze, *Mille Plateaux*, *op. cit.*